

Théâtre de Privas

SCÈNE CONVENTIONNÉE / DIRECTION DOMINIQUE LARDENOIS



Dossier d'accompagnement

BOXON(S) Jusqu'à n'en plus pouvoir

Le Petit Théâtre de Pain – Texte de Stéphane Jaubertie (Publié aux Editions Théâtrales)

Au Théâtre de Privas

JEUDI 04 AVRIL | 14h et 19h30

VENDREDI 05 AVRIL | 20h30

RENCONTRE AVEC LES ARTISTES A
L'ISSUE DES REPRESENTATIONS

Théâtre / Collège (3^{ème}) - Lycée

DURÉE 1H40

www.theatredeprivas.com

Pourquoi un dossier d'accompagnement ?

Le dossier d'accompagnement est un outil que nous mettons à votre disposition pour vous donner des éléments sur le spectacle et la compagnie qui l'a créé. Nous vous laissons le soin de vous emparer de ces éléments pour sensibiliser les élèves avant le spectacle ou encore continuer à le faire après la représentation.

Parce que votre parole est essentielle :

Parce que nous souhaitons connaître votre avis sur les spectacles que vous êtes venus voir et parce que votre ressenti et le regard que vous portez sur les propositions artistiques sont essentiels, l'équipe du Théâtre de Privas vous invite à partager vos réflexions sur les spectacles. Vos impressions et les productions plastiques des élèves sont les bienvenues.

Contact

Elise Deloince

Relation avec les publics et communication

Tél. **04 75 64 93 44**

elise.deloince@theatredeprivas.com

BOXON(s)

Jusqu'à n'en plus Pouvoir



Texte publié aux Éditions Théâtrales
De Stéphane Jaubertie
En collaboration avec Le Petit Théâtre de Pain

Avec
Mariya Aneva, Cathy Chioetto, Cathy Coffignal, Jean-Marc Desmond,
Eric Destout, Hélène Hervé, Guillaume Méziat, Jérôme Petitjean et
Tof Sanchez.

Mise en scène, rythme et mouvements
Fafiole Palassio, Philippe Ducou

Scénographie, Création lumière et Régie générale
Josep Duhau

Création sonore, Régie son
Peio Sarhy

Création musicale
Asier Ituarte, Keu, Cathy Chioetto, Jean-Marc Desmond, Tof Sanchez,
Guillaume Méziat.

Costumes
Vanessa Ohl

DOSSIER PEDAGOGIQUE BOXON(s) – jusqu'à n'en plus pouvoir RÉALISÉ PAR JEROME ANDRE, PROFESSEUR-RELAIS DAAC

DÉFINITIONS

BOXON

Arg. Maison de prostitution, lupanar. *Aller au bocard* (cf. QUENEAU, *Les Enfants du limon*, 1938, p. 27);... *ça doit sûrement être les rues de bocards!* (VERCEL, *Capitaine Conan*, 1934, p. 38).

Rem. *Bocard* est de plus en plus remplacé par *boxon* : „Ils [ces athlètes] venaient surtout eux, au *boxon*, pour la rigolade. Souvent ils se battaient pour finir, énormément” (CELINE, *Voyage au bout de la nuit*, 1932, p. 284).

– Au fig. Désordre, fouillis, « pagaille ».

BOXER

I.– *Emploi intrans.* Pratiquer la boxe, livrer un combat de boxe. *Moi je n'ai rien appris de bon à Oxford, si ce n'est à boxer* (VIGNY, *Chatterton*, 1835, II, 3, p. 281).

– Au fig. :

1. Cette Grande-Bretagne vagabonde et déhanchée, dans les solennités publiques, saute sur vos places et **boxe** avec vous pour vous en chasser : tout le jour elle avale à la hâte les tableaux et les ruines, et vient avaler, en vous faisant beaucoup d'honneur, les gâteaux et les glaces de vos soirées. CHATEAUBRIAND, *Mémoires d'Outre-Tombe*, t. 3, 1848, p. 442.

II.– *Emploi trans.* **Boxer qqn.** Le frapper à coups de poing :

2. Quand sortirent de ces bâtiments rouges les petits Chinois (...) prêts à **boxer** les petits Arméniens du quartier, je compris que l'aventure actuelle de New-York sera, dans un siècle ou deux, celle du monde entier. MORAND, *New-York*, 1930, p. 82.

– *Emploi pronom.* *Deux compagnies de gentlemen sont descendus de leur omnibus et se boxent dix contre dix* (TAINÉ, *Notes sur l'Angleterre*, 1872, p. 45).

Rem. On remarque dans la docum. le part. prés. adj. *boxant, ante*. Qui pousse à boxer ou à pratiquer la boxe. *Ces lieux où germa la vocation boxante de Jacques* (QUENEAU, *Loin de Rueil*, 1944, p. 62).

PRONONC. : [bɔkse], (*je*) *boxe* [bɔks].

ÉTYMOL. ET HIST. – 1779 (COYER, *Nouv. Observ. sur l'Anglet.*, p. 89 dans BONN. : Le peuple vuide ses petites querelles journalières à coups de poings – c'est ce qu'on appelle *to box*, et, en francisant ce mot, **boxer**). Adaptation, avec dés. -er de l'angl. *to box* attesté comme terme de pugilat dep. 1567 dans *NED* et déjà au sens de « battre » dep. 1519, *ibid.*

"BOXON(S), HISTOIRE D'UNE CREATION"

En 2016, Anne Le Goff, Directrice de l'Atelier 231, propose à la compagnie Le Petit Théâtre de Pain de s'associer au Centre national des arts de la rue et de l'espace public Normand pour une durée de 3 ans.

Jusqu'en juin 2019, la compagnie basque participera aux nombreux projets portés par l'Atelier 231 : actions culturelles, formations professionnelles, évènements grand public...

A travers de nombreux accueils en résidence, cette relation étroite qui se tisse offre avant tout à la compagnie le cadre idéal au développement de sa nouvelle création : Boxon(s), Jusqu'à n'en plus pouvoir.

Filmée à chacune de leur venue en résidence, ce reportage propose de restituer une partie du processus de création. Une plongée artistique au cœur de la matière théâtrale.

Atelier 231, film de 25 minutes sur la création et diverses interviews des comédiens et des metteurs en scène ; à voir absolument, en amont ou en aval de la représentation

Concept de la servitude volontaire à la servitude participative mis en avant par FaFiole Palassio et Stéphane Jaubertie.

Question-clé : comment se fait-il qu'on puisse accepter l'inacceptable?

<https://www.youtube.com/watch?v=ZYv32j56siY>

Portrait d'une troupe citoyenne : 14'38 ; présentation de la troupe et du spectacle par Aerovideos

<https://www.youtube.com/watch?v=wiaJXN3Ag2w>

ÉCRITURE

Nous sommes en compagnonnage avec l'auteur Stéphane Jaubertie qui est à nos côtés sur toutes les étapes de la création pour une écriture au plus proche du plateau.

“Lors de précédentes commandes, j'écrivais seul, après m'être mis d'accord avec le metteur en scène sur la thématique, le nombre d'acteurs, la durée. Mais avec les membres du Petit Théâtre de Pain, j'ai le désir de faire autrement. L'envie d'échanger pendant l'écriture, et de faire évoluer la fable et les situations en fonctions de leurs propositions. Ce qui m'anime également, c'est que le Petit Théâtre de Pain est un vrai collectif. C'est une chance pour un auteur de travailler avec un groupe d'artistes qui se connaissent aussi bien, et qui sont animés par un projet qui va au-delà de la fabrique habituelle de spectacles. Une façon directe, sincère et tonique de revitaliser le théâtre populaire, de penser autrement l'engagement théâtral et citoyen.”

Stéphane Jaubertie

Stéphane Jaubertie, en collaboration étroite avec les acteurs au plateau, tient le scalpel de l'écriture. «*La servitude participative* », est le thème de ses variations. En une série de situations où le travail se pose comme condition inéluctable au bonheur, il interroge notre capacité à accepter l'inacceptable – parfois contre notre propre nature ou nos propres valeurs – et taille des scènes, de prime abord familières, jusqu'à la vrille. Jusqu'à perforer le réel. Chaque prise sur le vif est un combat ordinaire. Cruauté, insolite et humour s'y partagent les rounds où les questions d'identité et de quête de sens se renvoient dans les cordes.

GENÈSE

Nous voulions parler du Pouvoir. Incarner l'hydre qui nous gouverne : le politique, le financier, les grands groupes. Nous voulions comprendre ce qui anime la jouissance d'un homme d'agir sur le destin commun mais c'est le destin commun qui nous a rattrapés. Le “commun” même, et c'est l'obéissance, qui s'est invitée sur la scène de nos interrogations.

Jusqu'où et comment pouvons-nous accepter l'inacceptable ?

Quel rôle ? Quelle place se donne-t-on ? Nous donne-t-on ? Qu'accepte-t-on de jouer dans un groupe, un couple, la famille, la société, l'entreprise ? Parfois contre notre propre nature et nos propres valeurs.

Qu'est-ce qu'on est prêt à offrir de soi qui peut se retourner contre soi ?

Pourquoi ne se rebelle-t-on pas ?

BOXON(S) - JUSQU'À N'EN PLUS POUVOIR EST UNE PIÈCE CHORALE.

Parce que nous sommes des femmes et des hommes sensibles, quadragénaires et parents. Unis, décomposés, recomposés, isolés. Actifs puis non actifs puis actifs de nouveau. Citoyens concernés, emportés, empotés, déçus, ballottés, enragés.

Parce que nous avons à exprimer quelque chose de ce flirt constant entre le glissement de terrain vers la résignation et l'envie cyclique et impulsive d'en découdre, "BOXON(s) Jusqu'à n'en plus Pouvoir" sera l'intitulé de notre nouvelle création.

Le ring, notre espace de jeu.

Stéphane Jaubertie, en collaboration étroite avec les acteurs au plateau, tient le scalpel de l'écriture. Dans la pièce, la vie s'y présente comme une succession de rounds au cours desquels les individus reçoivent davantage de coups qu'ils n'en donnent. Cependant, tant dans la sphère intime que dans la sphère de l'entreprise et à tous les échelons du pouvoir, par contamination ultralibérale ou "servitude participative", les coups bas fusent, les perfidies sont légion... Tout cela aux dépens de l'estime de soi et du bien-être de chacun.

Alors que la société nous commande d'aller à l'encontre de notre humanité profonde et de devenir le bourreau de l'autre, la pièce interroge notre capacité à accepter l'inacceptable. Avec un humour glaçant, l'étrange et le familier s'y partagent les rounds où les questions d'identité et de quête de sens se renvoient dans les cordes.

ESPACE, MOUVEMENT, RYTHME

« (...) Juste après avoir touché les gants, nous sommes tous les deux en train d'établir qui va faire quoi durant le combat. On ne s'occupe pas de l'allonge, de la distance, de l'utilisation du jab ou toutes ces conneries. On est en train de chercher qui va essayer de prendre le centre du ring. Qui est l'agresseur. Qui est celui qui fuit. Qui est celui qui restera sur place et qui est celui qui ne cessera de bouger. Mais tout ça vous ne le savez pas tant que vous n'êtes pas sur le ring ». Johnny N, boxeur, Conseil de combat

Pour questionner comment rester debout, l'espace du ring s'est imposé de lui-même.

Théâtre des affrontements. Petit. Restreint, exprès. Pour faire loupe sur le rapport de force quand les acteurs sont 2. Pour créer le débordement quand les acteurs sont 9.

De part et d'autre, à jardin et à cour, des bancs. Et les acteurs sur les bancs. Toujours en scène. Mobilisés. Tendus vers l'action centrale.

Épure du dispositif pour laisser place aux mots et au mouvement.

Le rythme syncopé des scènes ou fragments invite à faire le parallèle avec des rounds.

Il y a le temps du déroulé de l'action, le temps de récupération entre deux assauts sur le plateau central. Une manière de tomber dans l'action de la scène comme on rentre sur le ring, déjà chaud.

Pierre Rémy Rousset, champion de France de boxe anglaise catégorie super lourd, sera notre partenaire et maître, pour nous transmettre l'état de corps du boxeur. Centrifuge et pourtant extrêmement mobile, avec cette manière de faussement courber l'échine, une acuité dans le regard qui nous interdit de lâcher.

Qui dit Round, dit Rythme.

Philippe Ducou, danseur et chorégraphe, travaille sur le mouvement comme un élan organique et sur le geste, comme intention dans le mouvement. Il traque l'antagonisme physique des situations proposées. En transposant le geste du sportif à l'action théâtrale.

La pièce oscille entre ballets choraux empruntés au shadow de la boxe et danse de l'invisible présente pourtant dans la tenue des corps, dans le rapport des acteurs à l'espace. Et partout l'art du maniement du présent, valeur similaire au sport comme au théâtre.

EN ESPACE PUBLIC (RAPPORT BI-FRONTAL) // EN THEATRE (RAPPORT FRONTAL)



L'un des marqueurs dans l'ADN du Petit théâtre de Pain, c'est d'amener notre théâtre partout. Quand elles naissent dans les salles en hiver, nos créations connaissent une nouvelle éclosion au printemps dans l'espace public. Le dispositif scénographique, l'approche esthétique sont toujours conçus pour cette double perspective.

Ainsi en va-t-il avec *BOXON(s) Jusqu'à n'en plus Pouvoir*, à ceci près que le rapport au public se décline autrement.

En théâtre, l'espace de jeu – ring et loges à vue comprises – contient dans le cadre de scène. Dans un écrin tendu de noir, favorisant un travail sculptural de la lumière et de l'ombre, accentuant la convergence du regard des spectateurs face au ring. L'esthétique sobre de la scénographie : cadre central d'accroche des projecteurs, cadre lumineux surplombant le ring, ring, bancs, lignes droites du mobilier de scène, viennent s'harmoniser avec les lignes du cadre de scène, de la salle, des rangs du public et conforter l'épure, la mise en jeu des corps.

Dans l'espace public, c'est la disposition même du public en bi-frontal, de part et d'autre de l'espace de jeu qui recrée l'écrin, et favorise le focus au centre.

Sans avoir à re-fabriquer la boîte noire au moyen de pendrillons, il fait office à lui-seul de contenant. Un peu à l'image des salles de boxe surchauffées des années 50.

Les gradins, le public sur les gradins, contiennent donc l'espace sur deux de ses faces. Les deux loges sur un plancher similaire au ring, sous tente, finissent de ceinturer l'espace sur les deux faces restantes.

L'ensemble du dispositif enserme et révèle l'aire de jeu. Le spectacle peut démarrer entre chien et loup, à la tombée de la nuit. La scène d'ouverture de la pièce offre cette souplesse dans l'horaire de démarrage du spectacle.

La lumière poursuit son travail sculptural la nuit tombée, au fur et à mesure que les situations s'imbriquent, affûtant ainsi l'écoute du spectateur jusqu'au propos final.

Des totems équipés de projecteurs aux quatre angles des loges viennent en remplacement du grill et du cadre lumineux en salle, offrant par le biais d'équipements spécifiques et ingénieux, une qualité et une variété d'éclairage tout aussi riches.

DIVERSES PRÉSENTATIONS DE LA PIÈCE

1 - La vie comme une succession de rounds ! *Boxon(s) jusqu'à n'en plus pouvoir* est une pièce chorale. Alors que la société nous commande d'aller à l'encontre de notre humanité profonde, le texte interroge notre capacité à accepter l'inacceptable. Par contamination ultralibérale, les coups bas fusent, les perfidies sont légion. Avec un humour glaçant, l'étrange et le familier émaillent ces combats ordinaires où les questions d'identité et de quête de sens se renvoient dans les cordes.

En collaboration avec les acteurs, Stéphane Jaubertie taille un texte ciselé au plus près de ce qu'ils ont baptisé « notre servitude participative ». La fable, l'humour, la cruauté sont leurs armes. Leur théâtre : un ring de boxe. Avec des scènes au hachoir agencées comme des rounds où le rire est libérateur, ce ballet de l'urgence nous atteint en plein cœur.

Du politique à l'intime, le K.O. est à portée de poings.

2 - Stéphane Jaubertie, en collaboration étroite avec les acteurs du Petit Théâtre de Pain, tient le scalpel de l'écriture. «La servitude participative» est le thème de ses variations. En une série de situations où le travail se pose comme condition inéluctable au bonheur, il interroge notre capacité à accepter l'inacceptable - parfois contre notre propre nature ou nos propres valeurs - et taille des scènes, de prime abord familières, jusqu'à la vrille. Jusqu'à perforer le réel. Chaque prise sur le vif est un combat ordinaire. Cruauté, insolite et humour s'y partagent les rounds où les questions d'identité et de quête de sens se renvoient dans les cordes.

3 - Présentation festival Villeneuve en scène

L'HISTOIRE

Boxon(s) Jusqu'à n'en plus Pouvoir est une pièce chorale. La vie s'y présente comme une succession de rounds au cours desquels les individus reçoivent davantage de coups qu'ils n'en donnent. Cependant, tant dans la sphère intime que dans la sphère du travail, par contamination ultralibérale ou "servitude participative", les coups bas fusent, les perfidies sont légion... Tout cela aux dépens de l'estime de soi et du bien-être de chacun.

Alors que la société nous commande d'aller à l'encontre de notre humanité profonde et de devenir le bourreau de l'autre, la pièce interroge notre capacité à accepter l'inacceptable. Avec un humour glaçant, l'étrange et le familier s'y partagent les rounds où les questions d'identité et de quête de sens se renvoient dans les cordes.

NOTE D'INTENTION

Théâtre des affrontements, l'espace du ring s'est imposé de lui-même. Petit. Restreint, exprès. Pour faire loupe sur le rapport de force quand les acteurs sont 2. Pour créer le débordement quand les acteurs sont 9. De part et d'autre, à jardin et à cour, des bancs. Et les acteurs sur les bancs. Toujours en scène. Mobilisés. Tendus vers l'action centrale. Épure du dispositif pour laisser place aux mots et au mouvement.

Le format syncopé de cette dramaturgie invite à faire le parallèle avec des rounds. On sonne le temps du déroulé de l'action. On sonne le temps de récupération entre deux assauts. Une manière de tomber dans l'action de la scène comme on monte sur le ring, déjà chaud.

4 - "Boxon[s]. Jusqu'à n'en plus Pouvoir", comme son nom l'indique, met en scène la thématique du pouvoir, non pas du point de vue de celui qui l'exerce, mais de celui qui le subit. La 21ème création de la troupe Le Petit Théâtre de Pain sera présentée les 27 et 28 février, au théâtre de Bayonne.

Cette œuvre écrite par Stéphane Jaubertie interroge la capacité de chacun à accepter l'inacceptable. A travers des thèmes comme l'amour, la famille ou le travail, le spectateur retrouvera des situations qui lui sembleront familières, car beaucoup de choses dans la vie quotidienne se déroulent comme si elles étaient une norme. Le spectateur se retrouvera face à des personnages en situation de combat qui ignorent leur position de militants.

Cette nouvelle pièce de la troupe est le résultat de deux ans de travail. Comme l'explique Stéphane Jaubertie, le processus d'écriture a été long. Ce qui caractérise cette pièce, c'est que l'auteur a travaillé avec l'équipe en écoutant leurs propositions, puisque les comédiens ont beaucoup joué sous forme d'improvisation. "C'est une pièce totalement différente de celles que j'ai écrites auparavant. Il s'agit d'une nouvelle forme de travail pour moi", confie-t-il.

5 - Teaser bande-annonce 2'04 (images de la pièce sur fond musical ; pas de dialogues)

<https://youtube/zQtMQC5ZUD8>

6 - Teaser 2 pour une représentation à Fort-Antoine : extraits et interviews

<https://www.youtube.com/watch?v=Dr-u2mwBVIM>

TRAVAUX A MENER EN CLASSE

ECRITURE D'INVENTION

On peut imaginer un travail seul ou en groupe, dans l'esprit du travail collaboratif.

A votre tour, essayez de bâtir un petit texte de présentation en vous aidant de tous les documents écrits ou visuels mis à disposition.

Vous veillerez à donner les éléments circonstanciels (Qui? Quand? Quoi? Comment? Où? Combien? Pourquoi?...) et viserez à donner envie de voir le spectacle.

BOXON(S) jusqu'à n'en plus pouvoir, Stéphane Jaubertie

LISTE DES PERSONNAGES

la femme absente

l'homme granit

la femme de l'homme d'en haut

l'homme d'en haut

la femme en trop

le vendeur de rêves

l'acteur

la femme de tête

le drh

le père peluche

la fille du père peluche

la mère

le père

l'assistant

l'homme sans profil

l'homme transparent

la serveuse

le maître d'hôtel

l'employée

l'assistant 2

le fils endormi

l'urgentiste 1

l'urgentiste 2

le policier 1

le policier 2

la femme patiente

l'homme patient

la formatrice

la femme cadre

l'homme cadre

la mère de l'homme sans profil

l'assistante

l'employé

le fils 1

le fils 2

le fils 3

TRAVAUX A MENER EN CLASSE

- analyser le nombre de personnages, les noms donnés qui sont étranges (le père peluche) ou nourrissent l'imaginaire (l'homme transparent) ; on peut répartir les divers rôles selon la fonction (l'assistant.e, l'employé), le métier (policier, urgentiste), le caractère (la femme de tête, la femme patiente), le statut familial (père, mère, fils), les noms plus insolites ou moins aisés à définir (l'homme granit, le vendeur de rêves)

- imaginer/ écrire des scènes mettant en scène deux ou trois personnages, choisis ensemble ou imposés; on peut s'inspirer de l'atmosphère des extraits donnés plus bas, ou viser une situation radicalement neuve...

EXTRAITS DE LA PIÈCE (début)

Premier mouvement

Scène 1

Vous êtes devant une porte, avec la Femme absente. Derrière il y a l'Homme granit.

f. absente.– Ouvre ! C'est moi! Ouvre ! Tu as laissé la clé dans la serrure. Ouvre ! (*La porte s'ouvre.*)
Pourquoi tu laisses la clé dans la serrure ? Je me suis endormie. Il est couché ?

h. granit.– Évidemment qu'il est couché.

f. absente.– Je vais lui parler.

h. granit.– Non, tu ne vas pas lui parler. Il a eu assez de mal à trouver le sommeil.

f. absente.– Il dort ?

h. granit.– Évidemment qu'il dort! Il est plus de minuit!

f. absente.– J'ai appelé pour dire que j'aurais du retard, mais tu n'as pas répondu. Tu as eu mon message ?

h. granit.– C'était l'anniversaire de ton fils.

f. absente.– Je sais. Pourquoi tu n'as pas répondu?

h. granit.– Tu lui avais promis.

f. absente.– Je lui expliquerai demain.

h. granit.– Lui expliquer quoi ? Qu'une fois de plus tu n'as pas tenu parole ?

f. absente.– Je suis fatiguée. Je veux entrer.

h. granit.– Tu ne vas pas entrer, non.

f. absente.– Qu'est-ce que tu fais ?

h. granit.– Je suis désolé, mais tu ne vas pas entrer.

f. absente.– Écoute, je ne pouvais pas partir sans terminer ce dossier et...

h. granit.– Tu t'es endormie, j'ai compris. Comme à chaque fois.

f. absente.– Non, pas comme...

h. granit.– Mais là c'est trop.

f. absente.– Je n'avais pas le choix.

h. granit.– Tu avais promis. Il a eu dix ans aujourd'hui! Il t'a attendue toute la soirée !

f. absente.– Je n'avais pas le choix ! Tu peux comprendre ça ? Laisse-moi entrer.

h. granit.– Pour ses dix ans, tu avais promis! Tu peux comprendre ça ?

f. absente.– On s'engueulera demain, tu veux bien. Je suis épuisée. Laisse-moi entrer.

h. granit.– Non. Je ne te laisse pas entrer.

f. absente.– Quoi ?

h. granit.– Je suis désolé. Je te laisse pas entrer. Tu vas chez ta sœur.

f. absente.– Laisse-moi entrer chez moi.

h. granit.– C'est pas chez toi, ici.

f. absente.– Comment c'est pas chez moi ?

h. granit.– T'es jamais là. Ni pour ton fils, ni pour moi.

f. absente.– En ce moment, je ne peux pas...

h. granit.– C'est pas en ce moment, c'est tout le temps, et là c'est trop. Désolé. Tu vas chez ta sœur.

f. absente.– En pleine nuit ?

h. granit.– Désolé.

f. absente.– Je ne sais même pas si elle est là !

h. granit.– C'est pas la peine de crier.

f. absente.– Laisse-moi passer.

h. granit.– Ça va, maintenant. Ça va. Je suis désolé. (*La porte se ferme.*)

Scène 2

Vous êtes dans la chambre de l'Homme d'en haut. Sa femme dort à côté de lui. Il se lève et s'habille sans bruit.

f. de l'h. d'en haut.— Tu sors ?

h. d'en haut.— Dors.

f. de l'h. d'en haut.— Où tu vas ?

h. d'en haut.— Nulle part.

f. de l'h. d'en haut.— Ça va recommencer ? Réponds-moi.

h. d'en haut.— Il faut que j'y aille.

f. de l'h. d'en haut.— Il ne faut pas que tu y ailles. Non.

h. d'en haut.— Je n'ai pas le choix. C'est comme ça.

f. de l'h. d'en haut.— Ce n'est pas comme ça, non. Je ne veux plus que ce soit comme ça.

h. d'en haut.— Prends un cachet.

f. de l'h. d'en haut.— J'ai trouvé un doigt dans la poche de ton pantalon.

h. d'en haut.— Tu es folle.

f. de l'h. d'en haut.— Ne me dis pas que je suis folle. Je sais que je ne suis pas folle !

h. d'en haut.— Alors ce doigt, tu le mets sur ta bouche et tu te tais. (Il disparaît.)

Scène 3

Vous êtes dans la rue, la nuit, avec la Femme absente sur un vieux canapé. Apparaît la Femme en trop.

f. en trop.— Bonsoir.

f. absente.— J'ai rien.

f. en trop.— Moi non plus. Je peux m'asseoir ?

f. absente.— Vous avez un banc là-bas.

f. en trop.— J'ai un banc là-bas, oui. Mais ça va faire trop loin.

f. absente.— Trop loin pour quoi ?

f. en trop.— Pour parler.

f. absente.— Je n'ai aucune envie de parler.

f. en trop.— Ça ne va pas.

f. absente.— Foutez-moi la paix.

f. en trop.— Je suis sûre que vous n'allez pas y rester.

f. absente.— Quoi ?

f. en trop.— À la rue.

f. absente.— Je ne suis pas à la rue.

f. en trop.— On voit tout de suite ceux qui la traversent, et ceux qui s'y installent. Ceux pour qui c'est un incident de parcours, un genou à terre, et ceux pour qui c'est une nasse, une trappe qui se ferme et ne s'ouvrira jamais plus. Et vous voilà en trop. Condamné aux enfers.

f. absente.— Je ne suis pas à la rue.

f. en trop.— Vous faites quoi alors, sur ce vieux canapé posé au milieu de nulle part, en pleine nuit ?

f. absente.— J'attends quelqu'un.

f. en trop.— Je ne vois personne.

f. absente.— On va venir me chercher.

f. en trop.— Ici, en pleine nuit ?

f. absente.— Bonsoir.

f. en trop.— De la famille ?

f. absente.— Vous allez m'emmerder longtemps comme ça ?

f. en trop.— Bien sûr. [...]

TRAVAUX A MENER EN CLASSE

- définir les divers enjeux et objectifs de chaque scène : l'anniversaire oublié de l'enfant, le départ de l'homme et le doigt trouvé dans le pantalon, la solitude des deux femmes sur un banc....

- imaginer la suite de chacune de ces scènes, sur le modèle d'écriture et de dialogue (répliques courtes, situation inhabituelle ou plus normée, deux personnages en opposition, conflit latent qui se dévoile plus ou moins,...)

- reprendre le modèle d'une scène (par exemple, l'homme granit qui ne veut pas ouvrir à sa femme), et transposer cette scène en reprenant d'autres personnages de la liste et imaginant d'autres raisons de ne pas ouvrir la porte à l'autre

POUR ALLER PLUS LOIN EN CLASSE... LA SERVITUDE VOLONTAIRE

LA SERVITUDE VOLONTAIRE LA BOÉTIE

Site : Le parisien :

<http://dictionnaire.sensagent.leparisien.fr/Discours%20de%20la%20servitude%20volontaire/fr-fr/>

Le Discours de la servitude volontaire a été écrit par La Boétie alors que celui-ci n'avait que 18 ans (1574). Le texte fut édité à titre posthume.

« *Le peuple, dès qu'il est assujéti, tombe soudain dans un si profond oubli de sa liberté qu'il lui est impossible de se réveiller pour la reconquérir* ».

Un extrait du discours

« Pauvres gens misérables, peuples insensés, nations opiniâtres à votre mal et aveugles à votre bien ! Vous vous laissez enlever sous vos yeux le plus beau et le plus clair de votre revenu, vous laissez piller vos champs, voler et dépouiller vos maisons des vieux meubles de vos ancêtres ! Vous vivez de telle sorte que rien n'est plus à vous. Il semble que vous regarderiez désormais comme un grand bonheur qu'on vous laissât seulement la moitié de vos biens, de vos familles, de vos vies. Et tous ces dégâts, ces malheurs, cette ruine, ne vous viennent pas des ennemis, mais certes bien de l'ennemi, de celui-là même que vous avez fait ce qu'il est, de celui pour qui vous allez si courageusement à la guerre, et pour la grandeur duquel vous ne refusez pas de vous offrir vous-mêmes à la mort.

Ce maître n'a pourtant que deux yeux, deux mains, un corps, et rien de plus que n'a le dernier des habitants du nombre infini de nos villes. Ce qu'il a de plus, ce sont les moyens que vous lui fournissez pour vous détruire. D'où tire-t-il tous ces yeux qui vous épient, si ce n'est de vous ? Comment a-t-il tant de mains pour vous frapper, s'il ne vous les emprunte ? Les pieds dont il foule vos cités ne sont-ils pas aussi les vôtres ? A-t-il pouvoir sur vous, qui ne soit de vous-mêmes ? Comment oserait-il vous assaillir, s'il n'était d'intelligence avec vous ? Quel mal pourrait-il vous faire, si vous n'étiez les receleurs du larron qui vous pille, les complices du meurtrier qui vous tue et les traîtres de vous-mêmes ? Vous semez vos champs pour qu'il les dévaste, vous meublez et remplissez vos maisons pour fournir ses pilleries, vous élevez vos filles afin qu'il puisse assouvir sa luxure, vous nourrissez vos enfants pour qu'il en fasse des soldats dans le meilleur des cas, pour qu'il les mène à la guerre, à la boucherie, qu'il les rende ministres de ses convoitises et exécuteurs de ses vengeances. Vous vous usez à la peine afin qu'il puisse se mignarder dans ses délices et se vautrer dans ses sales plaisirs. Vous vous affaiblissez afin qu'il soit plus

fort, et qu'il vous tienne plus rudement la bride plus courte. Et de tant d'indignités que les bêtes elles-mêmes ne supporteraient pas si elles les sentaient, vous pourriez vous délivrer si vous essayiez, même pas de vous délivrer, seulement de le vouloir.

Soyez résolu à ne plus servir, et vous voilà libres. Je ne vous demande pas de le pousser, de l'ébranler, mais seulement de ne plus le soutenir, et vous le verrez, tel un grand colosse dont on a brisé la base, fondre sous son poids et se rompre. »

L'œuvre

La puissance subversive de la thèse développée dans le Discours ne s'est jamais démentie. Même s'il serait anachronique de la qualifier d'anarchiste, cette thèse résonne encore aujourd'hui dans la réflexion libertaire sur le principe d'autorité. Le jeune humaniste sarladais recherchait une explication à l'étonnant et tragique succès que connaissent les tyrannies de son époque. S'écartant de la voie traditionnelle, La Boétie porte son attention non sur les tyrans mais sur les sujets privés de leur liberté. Et il pose une question troublante : comment peut-il se faire que « *tant d'hommes, tant de bourgs, tant de villes, tant de nations endurent quelquefois un tyran seul, qui n'a de puissance que celle qu'ils lui donnent* ? ». Si pour éviter la censure, les exemples sont tirés de l'Antiquité, la réflexion porte bien sur son époque, dans un pays où le poids du pouvoir monarchique se renforce.

L'originalité de la thèse de La Boétie est contenue tout entière dans l'association paradoxale des termes « servitude » et « volontaire ». Il établit ainsi *un modèle de la servitude, des causes de son apparition à celles de son maintien* qu'il s'agit d'établir ici.

Un point de vue : La Boétie, en énonçant son discours, ne se positionne pas comme maître à penser, ni comme détenteur de la vérité : ceux qui affirment détenir la vérité sont en vérité ceux qui détiennent la maîtrise. Ce qui est vrai, c'est la compréhension singulière qu'on a du texte ; pour accéder à la liberté, il faut n'être ni maître ni esclave. C'est à un relativisme sceptique que le Discours invite à penser ; question de point de vue.

Comment un homme arrive-t-il à dominer un peuple ?

Le Malencontre : origine de la dénaturation

La Boétie découvre, par glissement hors de l'Histoire, que la société où le peuple veut servir le tyran est historique, qu'elle n'est pas éternelle et n'a pas toujours existé, qu'elle a une date de naissance et que quelque chose a dû nécessairement se passer, pour que les hommes tombent de la liberté dans la servitude : «... *quel malencontre a été cela, qui a pu tant dénaturer l'homme, seul né de vrai pour vivre franchement [librement] ; et lui faire perdre la souvenance de son premier être, et le désir de le reprendre?* »

Le Malencontre est un accident tragique, une malchance inaugurale dont les effets ne cessent de s'amplifier au point que s'abolit la mémoire de l'avant, au point que l'amour de la servitude s'est substitué au désir de liberté. La Boétie considère donc le passage de la liberté à la servitude « *sans nécessité* » et affirme que la division de la société entre ceux qui commandent et ceux qui obéissent est « *accidentelle* ». Ce qui est désigné ici, c'est bien ce moment historique de la naissance de l'Histoire, cette rupture fatale que constitue dans l'histoire de l'humanité la naissance de l'État. Or, celle-ci est contingente, et non pas inévitable.

Cette chute de la société dans la servitude volontaire de presque tous à un seul fait apparaître un homme nouveau, qui n'est plus un homme, pas même un animal, puisque « *les bêtes... ne se peuvent accoutumer à servir, qu'avec protestation d'un désir contraire...* », cet être difficile à nommer est dénaturé. Car la servitude est contraire à l'état de nature : « *Ce qu'il y a de clair et d'évident pour tous, et que personne ne saurait nier, c'est que la nature, premier agent de Dieu, (...) nous a tous créés et coulés, en quelque sorte au même moule, pour nous montrer que nous sommes tous égaux, ou plutôt frères.* »

L'état de nature voudrait donc que les sociétés soient « *égalitaires* » où personne ne pourrait détenir du pouvoir sur les autres. C'est-à-dire le contraire de la servitude que connaissent les peuples. La première cause de la servitude est donc l'oubli de la liberté, et la coutume de vivre dans une société hiérarchisée où règne la domination des uns sur les autres. "*La première raison de la servitude volontaire, c'est l'habitude*"; "*la première raison pour laquelle les hommes servent volontairement, c'est qu'ils naissent serfs et qu'ils sont élevés dans la servitude*".

La liberté délaissée

C'est bien le peuple qui délaisse la liberté, et non pas le tyran qui la lui prend. En effet, comment expliquer que les hommes non seulement se résignent à la soumission mais, bien plus, servent avec leur plein consentement ? Ainsi certains hommes seraient même prêts à perdre leur vie pour le tyran. Seule la servitude de l'homme permet au tyran de rester au pouvoir, l'obéissance est un préalable à la violence.

Face à l'individu qui s'est soumis, La Boétie refuse d'opposer les bons princes aux mauvais tyrans. Qu'importe en effet que le prince soit d'un naturel aimable ou cruel : n'est-il pas, de toute manière, le prince que le peuple sert ? « *S'ils arrivent au trône par des moyens divers, leur manière de régner est toujours à peu près la même. Ceux qui sont élus par le peuple le traitent comme un taureau à dompter, les conquérants comme leur proie, les successeurs comme un troupeau d'esclaves qui leur appartient par nature.* »

Aux questions suivantes : pourquoi le Malencontre est-il advenu ? - pourquoi la dénaturation de l'homme a-t-elle eu lieu ? - pourquoi la division s'est-elle installée dans la société ?, La Boétie ne répond pas. Elle concerne, énoncée en termes modernes, l'origine de l'État. Mais rien ne permet à l'auteur de comprendre pour quelles raisons les hommes renoncèrent à la liberté. Il tente en revanche d'apporter une réponse à la seconde question : comment le renoncement à la liberté peut-il être durable, comment l'inégalité se reproduit-elle constamment ?

De la pérennité de la tyrannie comme modèle de domination

La volonté de soumission

L'une des raisons de ce maintien de la servitude est que les tyrans usent de plusieurs stratagèmes pour affaiblir le peuple. D'abord, le peuple est engourdi par le théâtre et les passe-temps ludiques. La Boétie condamne ainsi ces « *drogueries* » : Les théâtres, les jeux, les farces, les spectacles, les gladiateurs, les bêtes curieuses, les médailles, les tableaux et autres drogues de cette espèce étaient pour les peuples anciens les appâts de la servitude, la compensation de leur liberté ravie, les instruments de la tyrannie. Le tyran allèche ses esclaves pour endormir les sujets dans la servitude. Il accorde des largesses à son peuple sans que celui-ci se rende compte que c'est avec l'argent même soutiré à ses sujets que ces divertissements sont financés. Ils font parfois, avant de commettre leurs crimes, de beaux discours sur le bien général et la nécessité de l'ordre public. D'autres utilisent l'artifice de la religion pour susciter la crainte du sacrilège, utilisant la tendance de l'ignorant à la superstition. La Boétie, dans un siècle pourtant marqué par les guerres de religion, distingue Dieu du pouvoir. Le pouvoir n'est pas d'origine divine, mais vient bien de la servitude des hommes.

Mais l'idéologie, les passe-temps ludiques et les diverses superstitions ne peuvent endormir que le « *gros populus* », et non pas les « *hommes bien nés* » et cultivés. *"Toujours en est-il certains qui, plus fiers et mieux inspirés que les autres, sentent le poids du joug et ne peuvent s'empêcher de le secouer ; qui ne se soumettent jamais à la sujétion "(...) Ceux-là ayant l'entendement net et l'esprit clairvoyant, ne se contentent pas, comme les ignorants encroûtés, de voir ce qui est à leurs pieds, sans regarder ni derrière, ni devant; ils rappellent au contraire les choses passées pour juger plus sainement le présent et prévoir l'avenir. Ce sont ceux qui ayant d'eux-mêmes l'esprit droit, l'ont encore rectifié par l'étude et le savoir. Ceux-là, quand la liberté serait entièrement perdue et bannie de ce monde, l'y ramèneraient ; car la sentant vivement, l'ayant savourée et conservant son germe en leur esprit, la servitude ne pourrait jamais les séduire, pour si bien qu'on l'accoutrât. Ainsi, même sous un régime totalitaire, il y en aura toujours pour résister."*

Mais la principale raison est qu'une partie de la population se met au service de la tyrannie par cupidité et désir d'honneurs. *Ce que j'ai dit jusqu'ici sur les moyens employés par les tyrans pour asservir [la contrainte, la coutume d'obéir, l'idéologie, les jeux ou les superstitions], n'est guère mis en usage par eux que sur la partie ignorante et grossière du peuple.* Ainsi, si le tyran veut maintenir sa domination, il doit trouver un autre stratagème pour les gens instruits. C'est là le *secret et le ressort de la domination*, le soutien et le fondement de toute tyrannie : rendre ces gens « complices » des « cruautés » du tyran, les asservir en leur donnant l'occasion de dominer d'autres à leur tour. Ce sont donc les courtisans qui se font les complices de la tyrannie, perdant du même coup leur propre liberté. Certains hommes flattent leur maître espérant ses faveurs, sans voir que la disgrâce les guette nécessairement, devenus complices du pouvoir. Ainsi se forme la pyramide sociale qui permet au tyran d'« *asservir les sujets les uns par le moyen des autres* ». *La résistance et l'usage de la raison sont donc les moyens de reconquérir la liberté* (La Boétie ne fait aucune théorie de la révolte populaire) *car les tyrans « ne sont grands que parce que nous sommes à genoux ».*

La tyrannie s'assimile à une pyramide fondée sur le contrôle social « *5 ou 6 ont eu l'oreille du tyran [...]. Ces 6 ont 600 qui profitent sous eux, et qui font de leurs 600 ce que les 6 font au tyran [...] ces 600 en maintiennent sous eux 6000 ...* ». Une majorité a alors intérêt à la tyrannie. La structure hiérarchique du pouvoir permet d'enfermer la majorité dominée en différents sous-groupes intermédiaires.

Or, ces courtisans sont encore moins libres que le peuple opprimé : "*Le laboureur et l'artisan, pour tant asservis qu'ils soient, en sont quittes en obéissant; mais le tyran voit ceux qui l'entourent, coquinant et mendiant sa faveur. Il ne faut pas seulement qu'ils fassent ce qu'il ordonne, mais aussi qu'ils pensent ce qu'il veut, et souvent même, pour le satisfaire, qu'ils préviennent aussi ses propres désirs. Ce n'est pas tout de lui obéir, il faut lui complaire, il faut qu'ils se rompent, se tourmentent, se tuent à traiter ses affaires et puisqu'ils ne se plaisent que de son plaisir, qu'ils sacrifient leur goût au sien, forcent leur tempérament et le dépouillant de leur naturel (...)* Est-ce là vivre heureusement ? Est-ce même vivre ? (...) *Quelle condition est plus misérable que celle de vivre ainsi n'ayant rien à soi et tenant d'un autre son aise, sa liberté, son corps et sa vie!*"

Comment sortir de cette servitude ?

Pour sortir de cette domination il faut sortir de l'habitude. L'homme qui connaît la liberté n'y renonce que contraint et forcé. Mais ceux qui n'ont jamais connu la liberté « *servent sans regret et font volontairement ce que leurs pères n'auraient fait que par contrainte. La première raison pour laquelle les hommes servent volontairement, c'est qu'ils naissent serfs et qu'ils sont élevés comme tels.* » Comme le précise La Boétie, « *on ne regrette jamais ce que l'on n'a jamais eu* ».

Ce n'est pas que l'homme nouveau ait perdu sa volonté, c'est qu'il la dirige vers la servitude : le peuple, comme s'il était victime d'un sort, d'un enchantement, veut servir le tyran. En effet, pour l'auteur du Discours, la domination du tyran ne tient que par le consentement des individus. Sans ce consentement, la domination ne serait rien : « *soyez résolu de ne servir plus, et vous voilà libre* ». Les hommes sont responsables de leur assujettissement au pouvoir. En un mot, la tyrannie repose moins sur la répression que sur la dépossession volontaire de la liberté.

Pour La Boétie, la liberté n'est pas l'objet de la volonté, mais désir (volonté) et liberté sont confondus : désirez et vous êtes libre, car un désir qui n'est pas libre n'est pas concevable, n'est pas un désir. La liberté c'est ce que nous sommes, et si vous n'êtes pas libre, c'est que vous avez renoncé à votre désir. Le point central de la domination est ainsi le refus par le moi, le je, de s'assumer comme liberté.

C'est le principe de la désobéissance civile qui sera ensuite repris d'Henry David Thoreau à Gandhi. La Boétie est un de ces premiers théoriciens d'un mode d'action qu'il faut distinguer de la rébellion, qui elle est active. Sans le soutien actif du peuple, les tyrans n'auraient aucun pouvoir. La désobéissance passive suffit à briser les chaînes de la domination.

Comment ne pas rentrer dans la servitude ? En gardant l'esprit libre. Un tyran peut-il régner sur un peuple d'Hommes Libres ? (Inspiration de saint Augustin)